

LE

DOCTEUR DUBU,

DRAME EN UN ACTE,

De MM. Montigny et Meyer ;

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-
COMIQUE, LE 27 MARS 1834.

PRIX : 3 SOUS.



PARIS.

MARCHANT, BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12.

—
1834.

66493

.....

PERSONNAGES.

ACTEURS.

CHRISTOPHE KUNTZ, vieux fermier.	M. MONTIGNY.
CONRAD, son fils.	M. FRANCISQUE.
DUBOIS, curé catholique.	M. CONSTANT.
BROWN, ministre du culte protestant.	M. THÉNARD.
MULLER, ami de Christophe.	M. CULLIER.
PÉTERS, domestique chez Christophe.	M. GILBERT.
FRITZ, id.	M. BARBIER.
PAYSANS et PAYSANNES.	

La scène est dans un canton de la Suisse.



Impr. de J.-B. MEVAIL,
Passage du Caire, 54.

LE DOIGT DE DIEU,

DRAME.

Le théâtre représente une salle basse chez Christophe Kuntz. Chambre allemande, boisée. Porte au fond conduisant dehors. Porte latérale à droite, porte latérale à gauche. A droite, au premier plan, une table; à gauche, un grand fauteuil de famille. Plusieurs chaises. Contre la muraille, au fond, sont accrochés une faux, et un grand couteau. Plus haut, une pendule à boîte

SCENE PREMIERE.

Au lever du rideau ils mettent le couvert pour deux personnes.

PÉTERS, FRITZ.

PÉTERS. Fritz, es-tu descendu à la cave ?

FRITZ. Dieu me garde d'y avoir manqué ! notre respectable curé ne doit-il pas aujourd'hui souper chez nous ? le père Christophe Kuntz, notre maître, est sorti ce matin pour aller l'inviter.

PÉTERS. C'était bien la peine de se déranger ! le saint homme n'attend pas les invitations ; il sait bien s'inviter lui-même.

FRITZ. Il faudrait peut-être qu'il fit des cérémonies avec monsieur Christophe qui est son ami ?

PÉTERS. Des cérémonies ?... il ne fait jamais de cérémonies pour avaler les bons morceaux.

FRITZ. Allons, mauvais chrétien, on sait que tu n'aimes pas notre bon curé.

PÉTERS. C'est ça qu'il est bon pour moi votre curé... il veut que maître Christophe me chasse de chez lui. Parce que j'ai un frère, à Genève, qui s'est fait protestant.

FRITZ. Au fait, pourquoi ton frère s'est-il fait hérétique ?

PÉTERS. Supposé que mon frère ait en tort, est-ce que c'est moi qu'il faut en punir ?... je te dis que ton curé est un mauvais prêtre... un égoïste qui ne pense que pour lui : il a l'air comme ça de bien aimer notre maître... mais c'est pas notre maître qu'il aime ; c'est, d'abord pour l'avenir, sa bonne ferme, ses bonnes terres, ses bonnes rentes ; dont il espère bien se faire faire une petite donation.. et puis,

pour le présent, ses bons diners, son bon vin...

FRITZ, impatient. Eh bien s'il aime le bon vin, tant mieux ! il en boira... j'en ai monté un joli panier à son intention... (Il montre un panier de vin près de la table.) et maintenant je vais donner un coup-d'œil à la cuisine... voir si on a soigné la choucroûte du révérend, sa carpe du Rhin.

Il sort.

PÉTERS, ironiquement. Sacarpe du Rhin... c'est juste... un vendredi... jour d'abstinence. (à Fritz qui est sorti par la droite :) dis donc, Fritz... tu rappelleras à dame Gott qu'il faut mettre le poulet gras au maigre.

SCENE II.

PÉTERS, MULLER, entre par le fond.

MULLER. Bonjour Péters. Maître Kuntz est-il chez lui ?

PÉTERS. C'est vous, monsieur Muller ; le bourgeois est sorti depuis ce matin.

MULLER. Sorti sitôt ?.. il a tort ; à peine remis d'une indisposition violente... à son âge... et par un temps aussi malsain... cet homme-là veut se tuer.

PÉTERS. Essayez de lui faire entendre ça... il se met dans des colères... Ce matin je le rencontre comme il sortait de la maison ; le ciel était gris, l'air froid... je le vois avec sa grande figure pâle, appuyé sur son bâton... il prenait le chemin du presbytère. Je vous demande... pour un convalescent... une lieue et demie à pied par un temps pareil. Je m'approche : « Maître, ça n'a pas de raison, vous vous ferez mal. Va-t-en à tous les diables ! » là-

dessus le sang lui monte au visage... je n'ose pas ajouter une parole... j'ai toujours peur que son mal le reprenne. Savez-vous, monsieur Muller ?.. je crois qu'un beau jour le bourgeois se mettra si bien en colère... qu'il en étouffera.

MULLER. Et c'est encore chez le curé qu'il est allé ?.. mais à quoi attribuer l'assendant de cet homme sur l'esprit du vieux Kuntz ?

PÉTERS. Explique ça qui pourra ; toujours est-il qu'il en est coiffé, et que si dans la maison, nous tremblons tous devant le bourgeois, le bourgeois à son tour tremble comme la feuille devant le curé. (*baissant la voix :*) tenez, monsieur Muller... on dirait quelquefois qu'il y a entre ces deux hommes-là, quelque chose de mystérieux.. comme qui dirait un secret terrible...

MULLER. Quoi ! Péters, vous pourriez croire ?

PÉTERS, *vivement*. Oh ! pour croire... je ne crois rien... mais on fait tant d'histoires dans le pays... et puis surtout monsieur Kuntz qui n'a peur de personne, a si peur, si peur du curé !..

MULLER. C'est ce que, ce matin encore, me disait Conrad.

PÉTERS. Ah ! vous avez vu notre jeune maître ? c'est chez vous qu'il a passé la nuit ?..

MULLER. Chez moi ?.. non... mais il y était de grand matin.

PÉTERS. Heureusement le père ne s'est pas aperçu que le jeune homme n'était pas rentré hier soir ! ça ferait encore une querelle ; et ils sont si rarement d'accord !

MULLER. C'est pour éviter une de ces discussions si pénibles, que je me suis chargé de porter la parole, au nom de Conrad, dans une affaire... de haute importance, celle de son mariage.

PÉTERS. Ah oui... la grande affaire... l'affaire interminable... l'inépuisable source des mécontentements du fils et des emportements du père... ce qui a fait encore leur dispute d'il y a quinze jours, à la suite de laquelle maître Kuntz est tombé malade. Ah ! monsieur Muller, si vous arrangez la chose, ils vous devront tous les deux un beau cierge !.. car, voyez-vous, tant que le mariage de Conrad ne sera pas une affaire bâclée, le père et le fils se chamailleront toujours, et... ça finira mal.

MULLER. Que voulez-vous dire, Péters ?
PÉTERS. Je ne dis rien que ce qui est : le père Christophe est taquin en diable et

entêté comme une mule, vous savez comme il a des caprices.. tenez... sans aller plus loin, vous voyez cette grande faux et ce mauvais couteau qui sont pendus là au mur, eh bien si quelqu'un s'avisait d'y toucher, il n'en faudrait pas davantage pour le mettre dans une fureur...

MULLER. Quel peut être le motif ?

PÉTERS. Une idée que le vieux a eue comme ça... Conrad de son côté n'est pas commode ; c'est un bon garçon, c'est vrai... quand on le prend par la douceur ; mais dès qu'on le fâche... il ne connaît plus rien... surtout s'il a un peu de vin dans la tête, ce qui lui arrive quelquefois ; alors... vous savez... c'est comme l'avalanche de nos montagnes... il renverse et brise tout ; enfin c'est le caractère du père quand il avait son âge.

MULLER. Vous croyez que Conrad pourrait oublier le respect ?..

PÉTERS. Il y a des moments où l'on oublie tout... le respect tout comme autre chose...

MULLER, *vivement*. Vos craintes sont exagérées, Péters. J'espère faire comprendre à mon vieil ami Christophe le langage de la raison !.. Il cédera.

PÉTERS. Céder ?.. à un autre que son curé... ça sera la première fois de sa vie. (*On entend chanter plusieurs voix dans la coulisse.*) J'entends nos travailleurs. Je vous quitte, M. Muller... et bonne chance !

Il sort par la droite en fredonnant l'air que l'on entend encore à l'arrivée de Christophe Kuntz, qui entre par le fond.

SCENE III.

MULLER, CHRISTOPHE, puis PÉTERS, et FRITZ.

CHRISTOPHE, *il marche lentement, paraît tout pensif et ne voit pas Muller* Le onze novembre, jour affreux !.. Oui, c'est encore aujourd'hui le terrible anniversaire. (*Les chants se font entendre de nouveau.*) Qu'est-ce que cela signifie ? On ébante dans ma maison... un jour comme celui-ci ?.. (*Avec colère.*) Hola ! Péters, Fritz...

PÉTERS, et FRITZ, *entrant*. Vous appelez, Maître ?..

CHRISTOPHE. Misérables fainéants, qui vous a permis de chanter ?..

PÉTERS. Maître, nous pensions qu'en travaillant...

CHRISTOPHE, *furieux*. Travaillez, drôles... mais ne chantez pas... N'ai-je pas défendu de chanter ?.. (*A Péters qu'il se*

cou avec force.) Dis... ne l'ai-je pas défendu ?.. c'est donc pour m'insulter ?..

PÉTERS. Oh ! maître..

CHRISTOPHE. Taisez-vous !.. je ne veux pas qu'on chante ! si cela vous arrive encore... je vous chasse !.. Eh bien, qu'attendez-vous, paresseux ?

PÉTERS. Rien, maître... nous partons.

Peters et Fritz vont sortir.

CHRISTOPHE, *rappelant*. Péters !.. où est mon fils ?.. où a-t-il passé la nuit ?..

PÉTERS, *embarrassé*. Mais... dans sa chambre, je pense...

CHRISTOPHE. Vous mentez. Ce matin, en me levant, c'est à sa chambre que je suis monté d'abord... Il n'y était pas.

PÉTERS. Maître... je croyais.

CHRISTOPHE. Vous mentez encore ! monsieur le Curé a raison de dire qu'il n'y a rien de bon à faire d'un hérétique... je vous chasserai...

PÉTERS. Maître, je ne suis pas un hérétique.

CHRISTOPHE, *durement*. Sortez.

Péters et Fritz se retirent.

SCENE IV.

MULLER, CHRISTOPHE.

MULLER, *d part*. Diable ! moi qui espérait le trouver dans un moment de bonne humeur... J'ai bien pris mon temps.

CHRISTOPHE, *l'apercevant*. Vous ici, Muller ?

MULLER. Eh bien, maître Kuntz, vous êtes donc toujours mécontents ?

CHRISTOPHE. Comment ne pas l'être ? tout conspire pour me tourmenter.

MULLER. Allons, allons... vous vous créez des tourments imaginaires. Que vous manque-t-il pour être heureux ? d'abord cette ferme, qui n'était autrefois qu'une bicoque, est devenue entre vos mains, la plus riche propriété du canton ; j'ai oui dire que quand vous la reçûtes de votre père...

CHRISTOPHE, *vivement*. Mon père est mort, maître Muller !.. ne prononcez pas le nom de mon père. (*d part, et d'une voix sombre.*) Aujourd'hui surtout... aujourd'hui !..

MULLER. Pardon... j'ai réveillé un souvenir douloureux... mais du moins votre fils.

CHRISTOPHE. Mon fils est un mauvais fils... je le chasserai, Muller, je le maudirai !

MULLER. Avez-vous contre lui quelque nouveau grief ?

CHRISTOPHE. J'en ai de nouveaux tous les jours : hier encore il n'est pas rentré.

MULLER. Pour être chez moi, ce matin de meilleure heure.

CHRISTOPHE. Vous l'avez vu ce matin ?.. ivre encore sans doute... comme avant-hier, Quelle honte !..

MULLER. Ecoutez, maître Kuntz, parlons tranquillement : Conrad au fond n'est pas un méchant garçon ; mais vrai... vous le menez trop durement ; vous le contrariez en tout... que diable, Conrad n'est plus un enfant ; ne pouvez-vous lui permettre d'avoir enfin une idée à lui, de penser un peu par lui-même et pour lui-même ? Franchement, c'est être trop sévère ; êtes-vous bien sûr qu'à son âge vous valiez beaucoup mieux que lui ? Vous vous plaignez de ce qu'il n'a pas pour vous tous les égards, tout le respect qu'il devrait avoir ? Eh bien, répondez-moi, la main sur le cœur, qu'auriez-vous fait vous-même, si vous aviez trouvé chez votre père...

CHRISTOPHE, *l'interrompant*. Je vous ai déjà défendu, Muller, de me parler de mon père ! (*Changeant de ton.*) Au reste, il est inutile de prendre tant de détours ; je devine où vous en voulez venir : Conrad vous envoie près de moi pour que vous cherchiez à justifier la résistance opiniâtre qu'il m'oppose au sujet de son mariage avec la nièce de notre curé, mademoiselle Dubois : je vous préviens que tous vos efforts seront inutiles : ce mariage se fera parce que j'ai mis dans ma tête qu'il se ferait ; mon fils épousera la nièce du Curé, ou bien je le renie pour mon fils, je le déshérite !.. Vous m'entendez... reportez fidèlement à Conrad mes dernières paroles : Époux de mademoiselle Dubois, sinon... déshérité !

SCENE V.

LES MÊMES, CONRAD.

CONRAD, *qui est entré sur les dernières paroles de son père*. Eh bien donc, que je sois, dès ce moment, l'enfant déshérité. que je sois le fils maudit de son père !.. car je jure par Dieu bien que mademoiselle Dubois ne sera jamais ma femme !

CHRISTOPHE, *furieux, à Muller*. Vous l'entendez !.. il était là... il nous écoutait... et voilà comme il se fait un jeu de braver la volonté d'un père !

CONRAD. Mon père, votre volonté est donc que je sois malheureux ?

CHRISTOPHE. C'est parce que je veux votre bonheur, Monsieur, que je prétends vous marier à la nièce de mon meilleur ami, de l'homme que j'aime et que j'estime le plus au monde.

CONRAD. Au risque de vous irriter encore, je vous répéterai, mon père, que je ne partage pas la bonne opinion que vous avez de M. Dubois. Au surplus, si je ne veux pas être le mari de sa nièce, ne voyez dans mon refus rien d'offensant pour cette demoiselle : ma seule raison pour ne pas l'épouser, c'est que je ne l'aime pas ; et je ne l'aime pas, parce que j'en aime une autre.

CHRISTOPHE. Et quelle est cette autre, s'il vous plaît ?

CONRAD. Une brave et honnête fille, appartenant à une famille peu fortunée, mais honorable, la demoiselle de M. Brown, le vertueux pasteur du canton de Leuck.

CHRISTOPHE. La fille du pasteur Brown ? d'un protestant ?.. et vous avez cru que je consentirais à ce que la fille d'un hérétique entrât dans ma famille ?..

CONRAD. J'ai juré sur l'honneur que mademoiselle Gertrude Brown serait ma femme.

CHRISTOPHE. Et vous avez eu grand tort ; car c'est mademoiselle Dubois que vous épouserez. Je veux que cela soit ainsi.

CONRAD. Et moi qui ne pourrais vous obéir sans devenir parjure, sans mentir à Dieu et aux hommes, j'oserais vous dire : « Mon père, je ne veux pas. »

CHRISTOPHE, furieux. Eh quoi ! malheureux !.. tu ne crains pas de m'insulter en face !.. tu me résistes, à moi... moi ton père !.. Sors d'ici, ou je ne réponds pas de ma colère.

Il fait un pas vers Conrad.

MULLER, l'arrêtant. Arrêtez, maître Kuntz... qu'allez-vous faire ?.. vous oubliez... Conrad est votre fils

CHRISTOPHE. Lui mon fils ! il a brisé tous les liens qui nous unissaient... qu'il parte ! Je ne veux plus le voir !

Il tombe épuisé dans son fauteuil.

CONRAD. Ainsi vous me chassez ? ainsi vous me montrez la porte comme on ferait à peine à un ennemi... et vous me dites : Va-t-en... tu n'es plus mon fils ! et pourquoi ? parce que je vous refuse le droit de me faire malheureux pour le reste de mes jours !. Et cela s'appelle être père !.. non... non... où vous voyez un père, je ne vois, moi, qu'un tyran ; vous m'appellez fils

maudit, je ne suis à mes yeux qu'un esclave devenu libre ; vous me chassez de votre maison... c'est la porte de mon cachot qui s'ouvre... J'en profiterai.

Il fait un pas pour sortir.

MULLER le retenant. Arrête, malheureux, tu blasphèmes ! (*A Christophe*) Et vous, maître Kuntz, ne le rappelez-vous pas ?.. oh ! ce n'est pas votre cœur qui paraît quand vous avez dit à votre enfant : « Sors d'ici... je te maudis. » Vous ne le laisserez pas partir chargé de ces terribles paroles ! (*A Conrad.*) Et vous, Conrad, si votre tête de jeune homme a pu s'oublier un moment en face d'un vieillard, vous vous rappellerez que ce vieillard est votre père, qu'un père, quelle que soit l'exigence de sa volonté, qu'un père, dis-je, n'est jamais un tyran !. (*L'attirant par la main.*) Allons, Conrad... faites le premier pas... revenez à votre père qui ne demande, lui, qu'à vous ouvrir ses bras. (*Prenant de l'autre côté la main de Christophe*) Eh bien ! père Christophe, n'allez-vous pas vouloir lui garder rancune... quand il convient de ses torts ?.. allons, défendez-lui de partir, dites-lui que vous voulez qu'il reste près de vous... et il va se trouver heureux d'obéir.

CHRISTOPHE, amèrement. Obéir... à son tyran, n'est-ce pas ?..

CONRAD, faisant un pas vers lui. Mon père ! pardonnez... j'avais la tête perdue ! la seule idée d'un mariage avec un autre que Gertrude !.. ah ! mieux vaudrait mourir !

CHRISTOPHE. Assez... assez... monsieur nous n'en parlerons plus, car le ciel m'est témoin que je ne voudrais pas avoir à me reprocher le malheur ou la mort de mon fils.

CONRAD, lui prenant la main qu'il baise en s'agenouillant. Oh ! merci, vous m'avez appelé votre fils... vous m'avez pardonné comme je le voulais, vous m'avez pardonné en père !

CHRISTOPHE, avec une gravité affectueuse. Oui, remercie-moi, Conrad... remercie-moi du sacrifice que je t'ai fait ; tu ne sauras jamais ce qu'il me coûte.

CONRAD. Oh ! mon père, vous êtes bon ! puissé-je vous rendre un jour ce que vous faites aujourd'hui pour mon bonheur. Permettez-moi de vous laisser pour quelques instans ; vous m'avez fait porteur d'une bonne nouvelle ; je suis pressé de faire des heureux.

CHRISTOPHE. Je ne vous retiens pas, mon fils... j'ai moi-même besoin d'être seul.

MULLER, s'approchant de Christophe et lui serrant la main. Au revoir, maître Kuntz, je suis content de vous... voilà une bonne journée.

Conrad et Muller sortent.

SCENE VI.

CHRISTOPHE, seul.

Une bonne journée !.. le 11 novembre ! oh non... cela ne peut pas être... n'est-ce pas, depuis trente ans, un jour de sang et de larmes ? le 11 novembre a-t-il passé jamais sans qu'il m'arrivât malheur ?.. J'ai peur, ce jour-là, de toutes mes actions ; tout-à-l'heure je me suis emporté avec mon fils, je lui refusais tout ; et puis j'ai été faible, j'ai tout accordé. Que devais je faire ?.. (*A Fritz qui entre et achève de servir le souper.*) Que voulez-vous ?

FRIITZ. Maître, monsieur le Curé vient d'arriver... j'ai pensé qu'il fallait servir.

Il sort.

CHRISTOPHE, à part, avec effroi. Le Curé ! comment lui apprendre ?..

SCENE VII.

CHRISTOPHE, **LE CURÉ**.

LE CURÉ, très-gracieusement. Bonjour, monsieur Kuntz.

CHRISTOPHE. Mon père, vous m'avez promis ce matin...

LE CURÉ. Il y a des choses que je ne savais pas ce matin ; et vous n'espérez pas sans doute que je m'assoierai à votre table après ce que je viens d'apprendre.

CHRISTOPHE. Mon père, si j'ai pu vous offenser, pardonnez-moi.

LE CURÉ. Je suis venu pour vous dire que toute relation doit cesser entre nous, s'il est vrai, comme on vient de me l'assurer, que votre fils doit épouser la fille du pasteur Brown.

CHRISTOPHE, troublé. Quoi ! l'on vous a dit...

LE CURÉ. Conrad s'est vanté tout haut d'avoir obtenu votre consentement, et c'est la première nouvelle dont m'a salué tout-à-l'heure un de vos valets, à mon arrivée chez vous. J'avoue qu'avant d'y croire, j'ai besoin de m'entendre confirmer le fait par vous-même. Répondez, Monsieur, est-il vrai que vous ayez donné votre consentement ?

CHRISTOPHE, atterré. Je l'ai donné.

LE CURÉ, d'une voix menaçante, ainsi vous faites alliance avec l'hérésie ?..

CHRISTOPHE. Mon père, je n'ai pu résister aux prières de mon fils.

LE CURÉ. Et c'est sans doute aussi sur les prières de votre fils que vous comptez pour obtenir du ciel le pardon de vos fautes, pour fléchir un Dieu vengeur, un Dieu justement irrité de votre crime !

CHRISTOPHE, avec effroi. Mon père !..

LE CURÉ, plus fortement. J'ai dit de votre crime... et je n'ai pas menti je pense. En auriez-vous déjà perdu le souvenir ? tournez les yeux de ce côté : osez regarder en face ces instruments de meurtre... cette faux qui abattit la victime... ce couteau qui l'a frappée à mort... j'ai donc eu raison de vous défendre de les faire disparaître ! regardez-les, vous dis-je, ils vous rappelleront que c'est aujourd'hui le 11 novembre,

CHRISTOPHE. Mon père, mon père !.. je m'en souviens !.. je déteste mon crime, je voudrais le réparer... Vous qui connaissez mon repentir...

LE CURÉ. Osez-vous bien parler de votre repentir ? vous avez renié votre Dieu, point de pardon pour vous ; le dieu terrible vous envoie par ma bouche : « Malheur et malédiction sur vous pendant votre vie, et après votre mort aussi, malédiction ! »

CHRISTOPHE, hors de lui. Grâce ! grâce ! mon Dieu, ne me maudissez pas... ne me maudissez pas pour l'éternité... oh ! je suis bien coupable !.. mais votre miséricorde est grande, ô mon Dieu... pitié ! pitié pour moi !..

Il tombe la face contre terre.

LE CURÉ, amèrement. Oui, vous demandez merci... vous implorez la pitié du seigneur quand le ministre de ses vengeances est là devant vous, armé de l'anathème ; et dès que le courroux du ciel a passé, vous redevenez le pécheur endurci, vous rentrez dans le crime et vous dites : « Il n'est plus là... Je me repentirai demain. » Mais savez-vous, pécheur, qu'un jour viendra, jour suprême, qui ne sera pas suivi d'un autre jour, mais d'une éternité de souffrances pour le coupable qui ne se sera pas repenti ? que ce jour peut venir demain, peut venir aujourd'hui, peut venir à chaque instant de votre vie ? Savez-vous que s'il venait en ce moment vous seriez damné pour l'éternité ! dites, le savez-vous ?..

CHRISTOPHE, tremblant. Je le sais, mon

père... je le sais... mais que dois-je faire ? comment apaiser mon juge ?.. comment sauver mon âme ?.. dites, mon père... j'obéirai... dites... qu'ordonnez-vous ?..

LE CURÉ. Que vous ne conserviez aucun rapport d'amitié avec la famille Brown qui est une famille d'hérétiques.

CHRISTOPHE. Je ne les verrai plus.

LE CURÉ. Que le mariage projeté entre Conrad et leur fille soit rompu dès ce soir.

CHRISTOPHE. Il le sera. mon père. Conrad épousera votre nièce... si toutefois vous le permettez encore.

LE CURÉ. Il n'est point de sacrifice que je ne fasse pour assurer le bonheur d'un ami.

CHRISTOPHE. Ah oui ! vous êtes mon véritable, mon seul ami.

LE CURÉ. J'entends la voix de votre fils... je me retire dans la chambre voisine ; ma présence ici serait inutile, vous n'avez pas besoin de moi pour lui faire connaître vos volontés.

CHRISTOPHE. Mon père, vous m'avez dicté mon devoir.

LE CURÉ. Point de faiblesse ; songez que Dieu vous voit, et que de là je puistout entendre.

Il entre dans la chambre à gauche.

SCENE VIII.

CHRISTOPHE, CONRAD, puis BROWN et MULLER.

CONRAD, arrivant très gai. Ah ! mon père je suis bien aise que vous soyez encore ici. Vous savez que je vous avais quitté pour aller annoncer à monsieur Brown que vous consentiez à tout. Je n'ai pas eu la peine d'aller chez lui : à quelques pas d'ici, je l'ai trouvé qui dinait ebez un de ses amis, notre voisin, Werner l'aubergiste ; on m'a forcé de m'asseoir, nous avons vidé quelques bouteilles à votre santé, mon père, ainsi qu'à mon prochain mariage avec Gertrude, et puis le papa Brown s'est levé de table en disant qu'il ne rentrerait pas chez lui sans avoir donné le bonjour au beau-père futur de sa Gertrude : si bien que je vous l'ai amené... notre ami Muller l'accompagne ; les voici tous les deux.

Brown et Muller entrent. Brown entre avec un air riant et va droit à Kuntz à qui il dit en lui tendant la main.

BROWN. Eh bonjour, maître Kuntz, que je vous remercie de votre excellente nouvelle ! vous m'avez mis aujourd'hui la joie au cœur et pour longtemps ; votre main dans la mienne ; j'avais hâte de presser la

main d'un ami... (Il lui prend la main.) maître Kuntz, vous êtes un bon père, vous devez être un ami sûr et fidèle.

CHRISTOPHE, très-gêné. Monsieur.

BROWN. Tenez... je n'ai pas voulu vous le dire quand ça paraissait vous contrarier parce qu'après tout chacun est juge et maître de ses actions, mais vrai je crois que tous deux nous prenons aujourd'hui le bon parti en mariant nos deux enfans, aussi, je ne saurais vous dire tout ce que j'ai éprouvé de plaisir, en apprenant que vous donniez votre consentement.

CHRISTOPHE. Si l'on vous a dit que je consentais à ce que mon fils épousât votre fille, monsieur, on vous a trompé.

CONRAD, au comble de la surprise. Que dites-vous, mon père ?

BROWN. Quoi, monsieur ! il n'est pas vrai...

MULLER. Mais, père Christophe, c'est tout-à-l'heure, devant moi...

CHRISTOPHE. Eh bien, c'est tout-à-l'heure, devant vous, qu'on s'est grossièrement trompé sur mes intentions.

CONRAD. Ah ça, mon père, est-ce une plaisanterie, et jouons-nous à un jeu d'enfant ?

CHRISTOPHE. Ceci, monsieur, est chose grave ; et votre père n'alme pas à plaisanter en matière si sérieuse.

CONRAD. Ainsi vous niez...

CHRISTOPHE. Je nie que j'aie consenti jamais à ce mariage. Ah, qu'ému de vos prières, touché de votre repentir, j'aie eu la faiblesse de ne pas tenir bon pour votre union avec mademoiselle Dubois, cela peut être vrai ; mais que j'aie dit : oui, au sujet de votre mariage avec la fille de monsieur que voilà, non, non, mille fois non !

BROWN. Conrad, vous m'avez donc trompé, ou bien vous vous trompiez vous-même.

CONRAD, atterré. M. Brown, vous me voyez muet d'étonnement et d'indignation ; mais à qui donc se fier désormais ?.. être si cruellement trompé par un père !.. oh non ! cela n'est pas... cela ne peut pas être... c'est une épreuve encore que veut tenter mon père...

CHRISTOPHE. Ce que je viens de dire est la pure vérité.

CONRAD, s'échauffant par degrés. Mais savez-vous, monsieur, que votre conduite est inâme ? croyez-vous donc qu'on puisse jouer impunément avec le désespoir d'un homme ? n'avez-vous pas prévu qu'un

moment devait venir où las de me sentir balotté sans cesse de vos refus à vos consentements, de vos consentements à vos refus, je secouerais de gré ou de force le joug intolérable de vos caprices? n'avez-vous pas prévu que ce moment serait terrible?..

CHRISTOPHE, furieux. Encore des menaces!.. des menaces à moi!

CONRAD. Des menaces à vous?.. non... quoique vous ne soyez plus mon père; mais à l'infâme qui vous anime contre moi, au scélérat dont je reconnais ici les coups... des menaces!.. oh ouï! des menaces terribles!.. oh, je ne me trompe pas... Quand je vous ai quitté ce matin, vous aviez dans les yeux des larmes de tendresse, sur les lèvres des paroles de paix et de bonheur; je reviens et je vous trouve un visage de glace, et vous me jetez des paroles de désespoir... Oh, je n'en puis plus douter, l'ennemi de notre famille, votre mauvais génie, M. Dubois est venu ici! (*Avec rage.*) Mais où est-il, où se cache-t-il, le lâche? que je lui parle, que je le voie une minute, le temps de me venger!.. Il est parti, déjà... il s'est sauvé... oh, je le rejoindrai... et malheur, malheur!.. car si une fois je mets la main sur lui, je veux faire dire aussi à ceux qui viendront après : Conrad Kuntz a passé par là.

Il sort au comble de la fureur.

SCENE IX.

Les Mêmes, *excepté* **CONRAD**, puis entre **LE CURÉ**.

BROWN. Le malheureux!.. ah si son mauvais génie lui faisait rencontrer M. Dubois.. Maître Kuntz, je m'attache à ses pas, j'essaierai de le retenir; vous, courez prévenir votre ami, obtenez de lui qu'il se cache...

LE CURÉ, paraissant. Et pourquoi me cacher, monsieur, quand ma conscience est tranquille?

BROWN. Vous ici, M. Dubois!.. ah, j'ai tremblé pour vous.

LE CURÉ. Celui qui met sa confiance en Dieu, ne tremble pas devant les hommes. J'étais là, j'ai tout entendu; je plains le coupable égarément de ce jeune insensé; mais je ne puis qu'approuver la juste sévérité de M. Kuntz. Dieu a donné aux pères pouvoir et autorité sur leurs enfants; celui qui laisse fléchir sa volonté de père devant les caprices et les exigences de son fils, celui-là renverse les lois de la na-

ture, lois dictées par Dieu lui-même; celui-là est impie!

BROWN. Et c'est le ministre d'une religion de paix, qui ne craint pas de faire entendre dans les familles le langage de l'intolérance!

LE CURÉ. Le Dieu de miséricorde est aussi le Dieu fort, le Dieu juste.

BROWN. Et vous trouvez qu'il y a justice à désunir deux êtres qui s'aiment, qui peuvent être heureux l'un par l'autre, qui, séparés, ne peuvent être que malheureux!

LE CURÉ. Ce que je crois avant tout, monsieur, c'est que, dans cette affaire, vous ne pouvez être un juge impartial. Il s'agit d'un mariage avantageux pour votre fille; je trouve tout naturel qu'en bon père vous fassiez tout pour que ce mariage réussisse; mais vous ne devez pas non plus vous étonner que moi, je détourne mon ami de l'accomplissement d'un projet qui me paraît être contre tous les intérêts de son bonheur spirituel et temporel.

BROWN. Je ne m'offenserais pas, monsieur, de ce que vous cherchez à mettre de choquant pour moi dans vos paroles. Je ne prendrai même pas la peine de vous renvoyer le soupçon de cupidité honteuse que vous me jetez aujourd'hui si gratuitement, fatigué que vous êtes sans doute de vous l'entendre adresser tous les jours par d'autres que moi.

LE CURÉ, avec colère. M. Brown!

BROWN, gracieusement. C'est à M. Kuntz que je désire maintenant m'adresser. J'ai à lui faire une dernière demande : cette demande je ne la ferai qu'en lui révélant ce que j'aurais voulu cacher à tous; mais ce moment est suprême : car votre réponse, maître Kuntz, va décider de l'honneur d'une famille en ce monde; et cette réponse, à vous seul je reconnais le droit de la faire.

CHRISTOPHE, un peu embarrassé. Parlez, monsieur, je vous écoute.

BROWN. Vous venez de me déclarer que votre fils ne peut être l'époux de ma fille.

CHRISTOPHE. Telle est ma volonté.

BROWN. Mais si je vous dis, monsieur, que votre fils ne peut refuser d'épouser ma fille, sans la déshonorer, que répondrez-vous?

CHRISTOPHE. Que dites-vous, monsieur? et qu'allez-vous m'apprendre?

BROWN. Ce que j'ai moi-même appris hier seulement de la bouche de ma fille en larmes, ce que Conrad lui-même est venu

me confirmer ce matin, en me suppliant à mains jointes de lui promettre par serment (Je vais vous répéter ses propres expressions) que jamais un autre que lui ne sera l'époux de celle à qui il devra bientôt le bonheur d'être père.

LE CURÉ. Si vous avez fait ce serment, c'est donc que vous voulez que mademoiselle Brown reste fille toute sa vie, car la volonté de monsieur Kuntz...

BROWN, l'interrompant. Ne doit être exprimée que par monsieur Kuntz lui-même.

LE CURÉ. En effet, parlez vous-même, monsieur Kuntz; votre réponse ne peut être douteuse : vous vous êtes prononcé tout-à-l'heure avec votre fils d'une manière assez positive.

CHRISTOPHE, timidement. Mais ce que je viens d'apprendre...

LE CURÉ. Vous a fait changer d'avis, peut-être ? (*à voix basse, mais très-durement.*) est-ce parceque cette femme n'a pas craint de se déshonorer, quo vous voudriez en faire votre fille ! vous avez compris ce matin que Dieu ne serait jamais grâco au père d'une hérétique, vous croyez donc qu'il serait plus indulgent pour le père de la prostituée ?.. (*Christophe fait un geste de terreur, le Curé continue*) Renvoyez cet homme.

CHRISTOPHE. M. Brown, il n'y a pas d'alliance possible entre nos deux familles.

BROWN. Vous voulez donc déshonorer ma fille ? vous voulez qu'on dise un jour en la voyant passer : « La voilà ! c'est la mère de l'enfant sans nom. » Oh ! vous êtes père... ce n'est pas là ce que vous voulez... vous consentirez...

CHRISTOPHE, après avoir regardé le Curé qui lui lance un coup d'œil impératif. Jamais !

BROWN. Je n'insiste plus, monsieur : ma fille n'entrera pas de force dans votre famille ; elle restera chez son père ; elle y restera déshonorée, peut-être aux yeux du monde, mais non pas aux yeux de son père, qui la juge trop malheureuse, pour la trouver coupable. Quand à votre fils, ne craignez pas qu'il essaie de se passer de votre consentement ; je ne le souffrirais pas. Mieux vaut la douleur et le désespoir dans ma propre maison, quo la désunion semée par moi dans la maison du prochain ! Voilà comme je comprends mes devoirs de ministre du culte ; d'autres, au contraire, pour assurer la réussite de leurs projets, ne craignent pas d'armer le père contre le fils ; entre eux et moi, que Dieu voie et juge !

Il salue et sort.

MULLER, d Kuntz avec intérêt Maître Kuntz, vous êtes aveugle, je vous plains. (*Au Curé avec conviction.*) vous, Monsieur, vous êtes un mauvais prêtre, je vous méprise.

Il sort.

SCÈNE X.

CHRISTOPHE, LE CURÉ.

CHRISTOPHE. Enfin ils sont partis !

LE CURÉ. Il paraît décidément que je ne viendrai pas ici, sans avoir à essayer les menaces de votre fils, les sermons d'un prêtre hérétique, et les outrages de votre ami Muller ?

CHRISTOPHE. Pardon, mille fois pardon, mon père !.. pareil scandale ne se renouvellera pas : à dater d'aujourd'hui, je romps avec M. Muller ; M. Brown ne remettra plus les pieds ici ; et quant à mon fils, il sera plus respectueux envers vous, ou bien je le chasse.

LE CURÉ. Si vous aviez fait tout cela plutôt, vous n'auriez pas à vous plaindre aujourd'hui ; vous seriez plus heureux.

CHRISTOPHE. Oui... ces querelles sans cesse renaissantes me font beaucoup de mal ; je suis aujourd'hui très souffrant.

LE CURÉ. C'est votre faute. Du reste je souffre aussi beaucoup, moi.

CHRISTOPHE, alarmé. Vous souffrez, mon père ?

LE CURÉ. Beaucoup, vous dis-je. Ne faites-vous pas servir le souper ?

Il s'approche de la table.

CHRISTOPHE. Tout de suite, mon père. (*Il va à la porte à droite.*) Holà, Fritz, Péters... servez à l'instant.

LE CURÉ, qui s'est assis. Quel nom dites-vous là ?.. Péters ?.. vous me rappelez que vous avez toujours ce garnement chez vous ; c'est encore lui qui tantôt m'annonçait en ricanant le prétendu mariage de Conrad avec M^{lle} Brown. Je vous répète que vous ne pouvez garder chez vous le frère d'un réprouvé.

CHRISTOPHE. Il partira, mon père.

LE CURÉ. Aujourd'hui, à l'instant même.

CHRISTOPHE. A l'instant.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, PÉTERS.

Péters achève de servir le souper ; le Curé, après avoir fait à Christophe un signe expressif, commence à manger et continue pendant toute la scène suivante.

CHRISTOPHE, obéissant au signe du Curé Pétters, il faut vous en aller d'ici.

PÉTERS. Vous me chassez, maître ?... moi qui vous sert depuis quinze ans !..

CHRISTOPHE. Je ne peux plus vous garder.

PÉTERS. Est-ce par économie, maître, que vous me réformez ? Je resterai pour rien.

CHRISTOPHE, qui a regardé le Curé. Il faut que vous partiez.

PÉTERS. Alors, maître, je vais chercher une condition ; et avant huit jours, je vous aurai débarrassé.

CHRISTOPHE, même jeu. Il faut que vous partiez aujourd'hui.

PÉTERS. Aujourd'hui ! à l'heure qu'il est, et par le temps qu'il fait !.. mais vous ne savez donc pas que la pluie tombe par torrents ?..

LE CURÉ, qui ne cesse pas de manger. Il tombe de la pluie ?.. Je ne rentrerai pas ce soir au presbytère ; je passerai la nuit chez vous.

CHRISTOPHE. J'allais vous le proposer... En effet il y aurait imprudence... Pétters, faites préparer la chambre de M. le Curé.

PÉTERS. Maître, elle est toujours préparée d'avance.

LE CURÉ, toujours mangeant. Alors qu'il s'en aille... on n'a plus besoin de lui.

CHRISTOPHE. Vous entendez, Pétters ?..

PÉTERS. Je m'en vais maître ; je l'aime mieux comme ça ; ce n'est pas vous qui me renvoyez... c'est lui. (*A part.*) Allons trouver Conrad ; on vient de me dire qu'en revenant de chez le Curé, qu'il n'a pas rencontré chez lui, il est entré au cabaret de maître Verner ; où il s'est mis à boire ; je lui contrai ce qui m'arrive, il empêchera bien qu'on me chasse, lui.

Il va pour sortir.

CHRISTOPHE, se lève de table, s'approche de Pétters, et lui dit tout bas en voulant lui mettre sa bourse dans la main. Pétters, si tu as besoin d'argent...

PÉTERS, le repoussant. Non, je n'en veux pas. Pour que vous puissiez me l'offrir, il faut que Monsieur, là-bas, le permette ; c'est comme si lui-même me le donnait ; j'aimerais mieux mourir de faim, que d'accepter un demi-florin de cet homme-là.

Il sort.

SCÈNE XII.

CHRISTOPHE, LE CURÉ.

LE CURÉ. Insolent valet ! n'importe !..

Voilà donc enfin une journée qui aura servi à quelque chose : un mariage coupable rompu sans retour ; un fils rebelle rangé à l'obéissance ; un païen mis à la porte... après cela on peut dormir tranquille (*S'es-suyant la bouche*). J'ai parfaitement soupe... et vous ?..

CHRISTOPHE. Je n'ai rien mangé, mon père ; je n'ai pas faim.

LE CURÉ. En effet vous n'avez touché à rien (*Se levant*). Je ne vous en blâme pas : c'est en mortifiant votre chair par le jeûne, par la prière, par les veilles, que vous pourrez rendre votre repentir agréable à Dieu, et vous faire pardonner un crime...

CHRISTOPHE, avec terreur. Mon père !..

LE CURÉ. Un crime que vous devez sans cesse rappeler à votre souvenir.

CHRISTOPHE, plus effrayé. Oh ! pas aujourd'hui, mon père !.. pas à cette heure !

LE CURÉ. Aujourd'hui doit être pour vous un jour de pénitence, cette heure une heure de prière. Je me retire pour me livrer au sommeil : Vous, pécheur, vous ne devez songer à prendre du repos, que demain au lever du soleil, après que vous aurez passé la nuit entière à prier Dieu et à pleurer sur votre faute.

Il sort par la gauche.

SCÈNE XIII.

CHRISTOPHE, seul.

Il reste quelque temps immobile et silencieux, avant de peiner lever les yeux ; puis il promène autour de lui des regards remplis d'un sombre effroi, et dit enfin d'une voix altérée.

Seul ! dans cette chambre... la nuit !.. la nuit du 11 novembre !.. (*Ses yeux s'arrêtent sur la pendule qui marque 11 heures*) une heure encore... et l'heure terrible aura sonné !.. minuit. Ah ! je ne resterai pas ici plus long-temps !.. fuyons !.. fuir... non, je ne le dois pas !.. rester ici... seul, en proie à mes souvenirs, à mes remords, voilà mon châtimement ! Oh ! ne pouvoir oublier !.. voir sans cesse là, devant moi, se dresser, pâle et sanglant, un spectre qui me crie : « Maudit ! » Il tombe abattu dans un grand fauteuil à gauche, et cache sa tête dans ses mains en sanglotant ; peu à peu il recient à lui, et reconnaissant avec terreur le fauteuil où il est assis. C'est ici qu'il était... dans ce fauteuil !.. oui, je me souviens... j'attendais dehors qu'il vint m'ouvrir... Je frappais... (*On frappe à la porte*) Il ne se leva pas... je poussai la porte... (*On frappe plus fort.*) Je ne me trompe pas... on a frappé... qui peut venir si tard ?

Ou frappe de nouveau ; moment de silence , après lequel la porte s'ouvre brusquement : Entre Conrad , les cheveux et les habits en désordre , dans l'état d'un homme échauffé par la buisson.

SCENE XIV.

CHRISTOPHE, CONRAD.

CHRISTOPHE, *à part*, Conrad !.. pour-quoi tremblé-je à son aspect (*Haut*). C'est vous !

CONRAD. Oui, c'est moi... Il n'y a donc personne pour m'ouvrir, quand je frappe ? il faut que j'enforce les portes, si je ne veux pas coucher dehors.

CHRISTOPHE. Est-il l'heure d'être dehors ?

CONRAD. Pourquoi pas ?.. si cette heure-là me convient ?.. n'y a-t-il pas ici des domestiques pour m'attendre ! les avez-vous déjà tous chassés, comme Pétars... pour faire plaisir à votre Curé ?..

CHRISTOPHE, *à part*. Le malheureux ! dans quel état !..

CONRAD, *il s'assoit à table, à la place qu'occupait le Curé, et se versa à boire*. Je ne veux pas que Pétars s'en aille ; j'ai besoin d'un domestique pour me servir, moi : Pétars est un bon serviteur... je le garde.

Il boit.

CHRISTOPHE. Misérable !.. il n'a déjà plus sa raison .. (*Il s'approche de lui.*) Je vous défends de boire davantage.

CONRAD, *lui tournant le dos*. Ah ! laisse-moi en repos !.. je ne me sens pas à mon aise... mon sang est échauffé... j'ai bu parce que j'étais altéré... et je le suis encore.

Il se versa à boire.

CHRISTOPHE, *s'échauffant*. Je te répète que je ne veux plus que tu boives...

CONRAD. Quoi... parce que je bois le vin de ton père ?.. (*Montrant les bouteilles vides*) Il en a bu assez le saint homme... à mon tour !.. *Il boit*) C'est dommage que je n'aie pas pu le rencontrer... (*Avec un geste terrible.*) nous aurions trinqué ensemble.

CHRISTOPHE. Impie !

CONRAD. Mais qu'il ne s'avise plus de remettre les pieds ici !

CHRISTOPHE. Quoi ! tu oses...

CONRAD. Oui... je lui défends de rentrer jamais dans la maison... je lui défends !

CHRISTOPHE, *furieux*. Chez moi ! fils-rebelle, chez moi !..

CONRAD, *calmé*. Oh ! chez toi !.. la maison m'appartient autant qu'à toi ; c'était le

bien de ma mère... c'est le mien aujourd'hui... et je ne veux pas que mon plus cruel ennemi vienne dans ma maison... et il n'y viendra pas... ou sinon...

CHRISTOPHE, *sinon ?..*

CONRAD. Il n'en sortira pas vivant.

CHRISTOPHE. Et je te dis, moi, qu'il y viendra, et demain.. et tous les jours... et que si tu t'avises de lui faire la plus légère insulte... je te chasse !

CONRAD. C'est bon ! je n'en irai qu'après l'avoir tué !.. Tiens... tu vois cette faux...

Il va décrocher la faux qui est pendue à la muraille.

CHRISTOPHE, *épouvanté*. Malheureux ! ne touche pas à cette faux... n'y touche pas... c'est un instrument de meurtre et de malédiction... elle est maudite... entends-tu... maudite...

CONRAD, *sans l'écouter*. Je te dis qu'il faut que je l'aiguise... la mauvaise herbe est dure à couper !..

Il décroche aussi le grand couteau, et se met à aiguiser la faux.

CHRISTOPHE, *dans le plus grand désordre*. Conrad... remets cette faux à sa place !.. je te l'ordonne.

CONRAD, *ricanant et sans se déranger*. Tu vois bien qu'elle n'est pas encore afilée.

Il continue.

CHRISTOPHE, *courant à lui*. M'obéiras-tu, démon !..

CONRAD. Ne me touches pas...

CHRISTOPHE. Je veux que tu m'obéisses...

CONRAD, *le repoussant*. Arrière, vieillard !

Christophe veut lui arracher la faux ; Conrad le repousse rudement. Christophe tombe tout étourdi sur le grand fauteuil ; dans la lutte il s'est blessé à la main, son sang coule. Il est dans un état complet d'exaspération et d'égarement ; ses yeux tournent dans leurs orbites, sa respiration est pénible, il ne peut proférer que des paroles entrecoupées ; la pendule sonne minuit.

CHRISTOPHE, *dans le fauteuil l'œil fixe et hagard*. Comme lui... oui, comme lui !.. la malédiction est accomplie !.. l'heure a sonné !.. Monstre, tu viens de porter la main sur moi... Dieu te punira comme il me punit moi-même. J'ai frappé mon père ! ici... le même jour... à la même heure ! il est mort en me maudissant... comme il m'a maudit, je...

CONRAD, *tombant à genoux*. Grâce, mon père !

CHRISTOPHE, *avec horreur*. Ne m'approche pas !.. (*Apercevant le sang dont il est*